

Marc LOUIS GRANDS

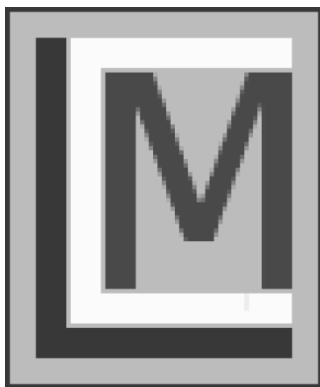
Les Badiolots
en effervescence
Saison 2

La Badiole et les Badiolots
L'Autocar
La nouvelle Comédie humaine.

*

**En première de couverture :
Peinture thématique
d'Etienne LOVY
" *La Badiole* "
pour La Badiole et les Badiolots**

**Logo :
*Marianne Laïque et Chrétienne
arbore fièrement le Drapeau
dans un champ de Blé d'Or.***

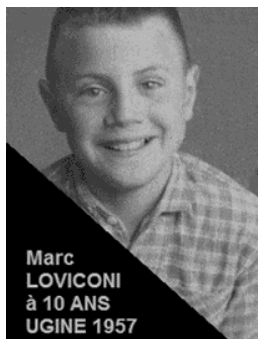


**L'HOMME N'EST RIEN,
L'ŒUVRE
EST TOUT.**

***Gustave
FLAUBERT***

L'Auteur

Fils de Jean-Baptiste LOVICONI et de Marguerite-Marie CRETET, issu d'une famille chrétienne où



la pauvreté est état de grâce, Marc est né en 1947 en Savoie. Il grandit jusqu'à son départ pour le service militaire à 19

ans, dans l'univers restreint et téléguidé d'une cité gérée et dominée par une grande entreprise.

La ville a 8000 habitants et a poussé autour d'éminentes aciéries qui emploient 4000

personnes. Son père y passera 46 ans et 1 semaine. Il est le deuxième d'une famille de cinq enfants. Il habite une cité ouvrière mais "ne rentrera pas à l'usine". Il deviendra à l'issue d'une école technique, frigoriste, puis technico-commercial, sans briller dans la branche

A la retraite, il décide de réaliser un rêve latent vieux de 35 ans : Ecrire.

Table des chapitres

Robert et les Petites Annonces	11
Pauvre Benjamin !	37
La Disparition de Robert	45
Martine. Au Feu les Boites aux Lettres !	55
Martine. Au Feu les Boites aux Lettres !	115
Bouillonnement.....	123
Branle-bas de Combat	143
Dernière minute.....	163

RADIO BADIOLE

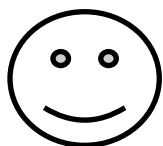
Glossaire des Lavoirs

- Monsieur Lafanant.....	35
- Le coucou	53
- Marcel Boucant.....	111
- Embuscade	141
- Le lierre mort.....	173

Tout au long des chapitres. Les acteurs sont nombreux. Leurs noms sont secondaires et déclinent simplement une identité.

Il ne faut pas s'attacher aux patronymes, mais aux situations et aux discours.

Au fur et à mesure de l'avancement de la lecture, les personnages les plus originaux ressortent machinalement du lot, et sont inconsciemment mémorisés.



Hégo, c'est l'ange indiscret qui pénètre partout, dans tous les lieux, et dans toutes les consciences.



Robert et les petites annonces

Pendant toute sa vie de chauffeur, tous les jours, à six heures du matin, Robert Michard achetait le « Progrès de Lyon », dans un kiosque, face à la Brasserie GEORGES, où il prenait son café, le *Menteur*, plié en quatre sous son bras gauche qu'il ne touchait

pas. Bastien le serveur le saluait :

B - *Bonjour Robert, les nouvelles sont bonnes ?*

RM - *Bonjour Bastien, je te le dirai demain...*

Et ils se mettaient à parler de banalités, sans ne jamais toucher au journal.

Après deux œufs au plat au jambon, accompagnés d'un ballon de *Beaujolais*, suivis de son café et un croissant pur beurre, tout frais du matin, croustillant et encore chaud, le tout dégusté, sur le zinc, il rejoignait son véhicule, pleine-

ment satisfait des bienfaits de ce premier rite délictueux de la journée. A l'issue de cette indispensable mise en condition, pour lui tout du moins, le monde pouvait commencer à tourner.

Avec un plaisir partagé par son seul ego, il appuyait sur le bouton d'ouverture à air comprimé de la porte. Le bruit particulier du mécanisme et de l'ouverture du battant, qui venait couper le silence et la fraîcheur, l'odeur typique de l'intérieur du car qui montait lui caresser le nez et lui souffler que tout allait pour le mieux, le ras-

suraient.

Le jour se levait. Il faisait consciencieusement le tour du car. Pour se dynamiser, il mettait à profit cet instant privilégié pour respirer à pleins poumons, laver l'intérieur, cracher les cigarettes et la pollution et faire quelques mouvements respiratoires bienfaiteurs avec les bras.

Il reprenait possession de son car, posait son journal sur son siège, allait jusqu'au fond en inspectant tous les fauteuils. Cette formalité accomplie, il revenait, s'asseyait et mettait en chauffe. A l'extinction des

voyants, il faisait démarrer le moteur et écoutait quelques instants. La bonne température et la bonne pression atteinte, il essayait les freins.

Satisfait, il ouvrait son journal sur son volant. Il le dépeçait attentivement, avec bonheur ou dégoût, en attendant l'instant précis du départ. Après la page locale, il lisait les reportages de la "*Une*". Encore écorché vif par la débâcle indonésienne, il pleurait sur les faits douloureux en Algérie. Il attendait, avec beaucoup d'espoir, le probable et attendu